

- Marion* (légèrement ironique).—Ne parlez pas de vieillesse au milieu de jeunes gens comme nous.
- Barré*.—Au contraire, la vieillesse, c'est Goethe heureux à 80 ans, c'est l'aéroplane qui se délivre et prend l'air, c'est le moment joyeux de la vie.
- Paré* (à part).—Ce n'est peut-être pas tout-à-fait faux, mais nous parlons politique. (Haut). En tout cas. Barré, je ne puis m'empêcher d'admirer l'initiative de votre pensée.
- Barré*.—Mais j'en reste là, je ne puis sortir d'actes pratiques de mes rêveries stériles.
- Paré*.—Et pourtant vous avez fait l'autre jour, un magistral discours qui a remporté la forteresse d'assaut.
- Barré*.—Bah! un éclair d'action par ci par là, c'est tout ce dont je suis capable.
- Marion*.—Mon cher Barré, vous vous préoccupez trop de faire bien, ma fille se plaint souvent que vous êtes né pour être heureux et que vous ne le voulez pas.
- Amélie*.—Père, ne dis pas cela, je te l'ai confié en secret.
- Barré*.—Au contraire, Mademoiselle, ça fait tant de bien de penser qu'il y a au monde un cœur qui veut bien oublier mes travers.
- Amélie*.—Vos travers! Comme vous y allez, je ne vous connais que le défaut d'avoir trop bon cœur.
- Barré*.—Oh! merci bien, Mademoiselle, c'est ma profonde affection pour vous qui vous porte à tant d'indulgence.
- Gaudry* (à part).—Voilà une étrange déclaration d'affection.
- Amélie*.—Je vous remercie bien de vos sentiments paternels à mon égard.
- Thérèse*.—Mademoiselle Marion. N'oubliez pas que Pierre cache toujours ses sentiments les plus profonds.
- Amélie*.—Toi, tu n'as pas besoin de me traiter avec ces grands airs; n'es-tu pas ma petite soeur adorée?
- Thérèse*.—Les circonstances m'ont fait votre dame de compagnie, il est vrai; mais je me sens plutôt votre soeur par l'affection.
- Amélie* (souriant).—Tout le monde m'entoure d'affection ici.
- Barré* (comprenant).—C'est vrai encore une bourde que j'ai commise pour ne pas dire mon vrai sentiment. (Haut).—Croyez cependant que l'affection n'est souvent que la prière des timides pour obtenir ce qu'ils n'osent espérer, Mademoiselle.
- Amélie*.—Oh! oui, et surtout il ne faut pas espérer, M. Barré, car mon père n'en a que pour les Comtes, par ces temps-ci.
- Marion* (souriant).—Dis plutôt les Ducs!
- Amélie*.—Oui, c'est vrai, c'est un Duc qui va nous arriver.
- Marion*.—Oui, le Duc d'Estimonville que j'ai rencontré lors de mon dernier voyage en Europe, m'a fait annoncer son agréable visite; et puis, il est garçon, et très impressionable.
- Barré*.—Bon, c'est heureux que je n'en sois resté qu'à l'affection.
- Amélie* (souriant).—Je le crois bien, moi qui ai rêvé d'un Duc toute ma vie.
- Barré*.—On m'a parlé de ce Monsieur, on le dit très riche.
- Amélie*.—Oui, c'est surtout cela qui ne nuit pas.
- Barré*.—Oh! l'argent, ce n'est pas tout.
- Gaduvy* (à part).—Non, ça n'est pas aussi intéressant qu'un original pour les jeunes filles, car les originaux font toujours des maris modèles.
- Amélie*.—L'argent serait tout, s'il n'y avait aussi le titre.
- Paré*.—Le titre d'un bon et beau livre par exemple.
- Amélie*.—Oh! les livres, ne me parlez pas de cela. Il y a assez de M. Barré qui perd son temps à en faire pour notre public qui lit si peu les livres sérieux.
- Barré*.—Je suis un pionnier des lettres; et puis, est-ce perdre du temps que de passer des veilles à creuser le sillon de la connaissance, du savoir contemporain si bien outillé pour ouvrir la vie dans toute son am-